

La quarantaine fut levée le 16 novembre au matin. Ai-je besoin de dire que ce fut un jour de fête ?..... non pas pour tous, il est vrai, car nos malades restaient encore dans leur salle à attendre le terme de leur longue convalescence.

Le 19, nous rentrâmes dans notre chapelle pour la prière du soir. Au moment de nous mettre à genoux, nous eûmes un tressaillement ; au-dessous de la chapelle, nos malades faisaient monter de leur salle vers nous les échos du cantique à la sainte Vierge : « Nous vous invoqu'on tous ». C'était touchant comme une plainte du purgatoire.

C'était aussi comme le prélude de la délivrance ; car, les jours suivants, nos malades sortirent de leur hôpital les uns après les autres, et rentrèrent, guéris, parmi leurs confrères. Le 2 décembre le lazaret était vide. Puis le lendemain, nous eûmes la visite de Mgr l'archevêque pour achever de dissiper tous les nuages.

Telle fut notre quarantaine. A mesure qu'elle s'éloigne de nous, les souvenirs qu'elle nous laisse ont moins d'amertume. Nous saisissons mieux à distance l'action de Dieu qui sait toujours, pour ceux qui l'aiment, faire tourner à bien la tribulation. S'il a voulu nous éprouver, il n'a pas retiré de nous la main de sa douce Providence. Elle était bien visible à toutes les phases de notre épreuve. C'est elle qui nous apportait tant de sympathies du dehors, et qui au dedans disposait toutes choses, de sorte que nous avons pu traverser cette crise sans que chez nos élèves, le travail, la discipline, même la piété en aient trop souffert. L'épreuve a mis en plein relief le dévouement des maîtres, le bon esprit et le bon vouloir des élèves. Elle nous a permis de voir à l'œuvre, de plus près, nos admirables sœurs de la Providence qui sont demeurées un mois entier prisonnières avec nos malades, et qui, après un mois de ce dévouement, se sont dérobées simplement à notre reconnaissance, sans vouloir accepter même une ombre de rémunération, jalouses à l'excès de garder intact auprès de Dieu le mérite de leur charité. Elles nous permettront au moins de leur offrir ce vœu de notre reconnaissance : « Que Dieu vous rende, chères sœurs, le bien que vous nous avez fait ! » — 4 décembre 1901.

A. NANTEL, ptre.